

# *Romain Rolland et René Schickele : deux écrivains engagés pour l'Europe (1900-1933)*

**Gwenaële Vincent-Böhmer**

**R**omain Rolland et René Schickele ont déjà ceci en commun que la postérité est bien ingrate envers ces deux auteurs connus, reconnus, voire adulés de leur vivant, et méconnus de nos jours.

Deux auteurs ayant laissé une vaste œuvre protéiforme qui a exercé attrait et influence sur leurs contemporains, deux excellents connaisseurs de la littérature étrangère, soucieux de jouer un rôle de « passeurs » pour promouvoir auprès du public œuvres et auteurs venus d'ailleurs, deux écrivains ayant tissé en Europe, et au-delà pour Romain Rolland, un vaste réseau de contacts et d'amitiés avec d'autres artistes.

Mais également deux intellectuels engagés dans le combat pour l'Europe, qui avec courage ont pris position sur les problèmes politiques de leur temps, ont rédigé, signé articles et manifestes, sont descendus dans l'arène pour défendre leurs convictions face à une opinion publique hostile, deux intellectuels ayant été confrontés aux événements majeurs de la première moitié du XXe siècle et l'ayant payé par l'exil, qui ont su, jusqu'au bout de leurs forces, prôner un idéal humaniste et pacifiste d'entente entre les peuples.

Romain Rolland le Bourguignon (1866-1944), prix Nobel de littérature 1915, et René Schickele l'Alsacien (1883-1940), membre de l'Académie Prussienne des Arts aux côtés de Hermann Hesse, Heinrich et Thomas Mann, peuvent être considérés comme des pionniers de l'idée européenne, autant par leur culture, par leurs activités littéraires, que par leur engagement politique en faveur de la réconciliation franco-allemande et européenne.

Pourtant, ces deux intellectuels, s'ils ont tant en commun, ont eu un parcours, pendant la période allant des années 1900 à l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, qui a vu leurs chemins se croiser à plusieurs reprises, mais également diverger à jamais au début des années 30. Romain Rolland tente de concilier la non-violence de Gandhi et la révolution russe, dans laquelle

il place l'espoir d'un monde nouveau, devenant peu à peu un « compagnon de route » du parti communiste tandis que René Schickele garde ses distances et toute sa lucidité face aux idéologies. On notera d'emblée une grande similitude avec l'amitié entre Stefan Zweig et Rolland, même si les liens qui unissaient René Schickele et Rolland étaient loin d'être aussi forts.

## *Projet de thèse*

Nous nous attacherons donc à retracer le parcours de ces deux intellectuels européens, du début du XXe siècle jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, à travers leurs œuvres et leurs activités littéraires, dans une démarche comparatiste.

Ces deux hommes se sont connus personnellement et de nombreux documents – correspondance, journal, témoignages- renseignent sur leurs relations.

Il est d'autant plus intéressant de les suivre à travers ces trente années qu'ils occupent une place singulière dans l'histoire intellectuelle française et allemande. René Schickele, en sa qualité d'Alsacien, semble n'avoir jamais été du « bon côté ». « Meine Herkunft ist mein Schicksal » a-t-il écrit dans ses « notices autobiographiques »<sup>1</sup>, délicieuses par leur humour et leur distance amusée face aux revirements absurdes que l'Histoire semble infliger à cette région tout en laissant poindre déjà une dimension tragique contenue dans le mot « Schicksal », le destin. De langue maternelle française, mais ayant choisi de s'exprimer en allemand, devenant français en 1918, mais décidant de s'installer en Allemagne, devant s'exiler en 1933... dans son propre pays, sur la Côte d'Azur, René Schickele parut suspect à bon nombre de ses contemporains, mais fut visionnaire par sa conception de l'Europe.

Romain Rolland fut également un Européen avant l'heure, un homme seul et honni pendant la Première Guerre, incompris et rejeté en France par tant de ses pairs tout en étant adulé à l'étranger. Sa recherche

1. « Mes origines sont mon destin » in : *Werke in drei Bänden* (=W), herausgegeben von Hermann Kesten unter Mitarbeit von Anna Schickele, Köln, Berlin (Kieperheuer & Witsch), 1959, tome 3, p. 837.

d'une source de renouvellement de l'Europe en Asie, son besoin de croire en cet idéal, a rendu son parcours plus sinueux.

La notion de frontière, géographique, linguistique, culturelle, sous-tend ce travail : les deux écrivains ont tenté toute leur vie de se placer au-dessus des frontières, de les dépasser.

Le temps et l'espace nous orienteront dans ce travail :

### 1. Les pionniers (1900-1914)

Romain Rolland et René Schickele sont des pionniers de l'idée européenne. Dès les années 1900, leurs écrits témoignent de leur volonté de dépasser leur milieu, leurs origines, de « s'élever » en embrassant la culture du pays voisin, avec un troisième pôle commun aux deux auteurs : l'Italie.

Adolescent révolté et tourmenté, Schickele<sup>2</sup> abandonne vite les bancs de l'université pour écrire dans des revues qui ont pour but un renouveau culturel de l'Alsace. Ces revues font scandale et ont la vie courte : leur originalité est de vouloir intégrer la composante française en opposition à la tendance pro-allemande dans la littérature alsacienne. Ainsi, à la mort de Zola en 1902, la revue de Schickele « Der Stürmer » comporte une apologie de l'écrivain. Or Zola est l'archétype de l'écrivain engagé, c'est l'Affaire Dreyfus, c'est la voix unique et courageuse qui s'élève contre le silence et l'injustice.

Ce qui devait rapprocher Schickele et Rolland les rapprochera : *Jean-Christophe*, objet lumineux pour tant d'auteurs de langue allemande. Ici se tisse le lien entre les deux hommes. Schickele dévorait les *Cahiers de la Quinzaine* à la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg et en 1903, lors de son premier voyage à Paris, il se rend dans la boutique de Charles Péguy. Les dernières pages de *Jean-Christophe* ne pouvaient que toucher René Schickele au plus profond de son être :

« Mais qui se doute, en France, de la force de sympathie qui pousse vers la France tant de cœurs généreux de la nation voisine ! (...) Et vous ne nous voyez pas non plus, frères d'Allemagne, qui vous disons : 'Voici nos mains. En dépit des mensonges et des haines, on ne nous séparera point. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous pour la grandeur de notre esprit et de nos races. Nous sommes les deux ailes de l'Occident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé. Vienne la guerre ! Elle ne rompra point l'étreinte de nos mains et l'essor de nos génies fraternels' »<sup>3</sup>.

### 2. L'exil en Suisse (1915-1919)

Si les noms de René Schickele et de Romain Rolland se trouvent associés, c'est bien pour les rapprocher dans leur attitude hautement courageuse d'opposition à la Première Guerre mondiale, à un moment où il ne faisait pas bon prendre parti pour l'autre camp. René Cheval définit ainsi leur situation :

« Il y en a pourtant qui n'admettent pas de se laisser enrôler, ou de payer leur tribut. Ce sont ceux qui se refusent à se laisser absorber par le totalitarisme de la guerre et qui prennent leurs distances : ne coïncidant pas, ils peuvent et osent juger. Cette attitude, il faut bien le dire, n'est pas commode ni confortable ; elle est celle d'une petite minorité, qui n'a pour se défendre des accusations de trahison que le frêle rempart de la conscience. Que pèse la conscience devant le déchaînement des passions collectives, la sagesse individuelle auprès d'hommes englués dans la réalité de la guerre, de la faim, de la boue et du sang ? Ce devait être en France le drame de Romain Rolland. Et, toutes proportions gardées, ce fut celui de René Schickele en Allemagne »<sup>4</sup>.

René Cheval, éminent germaniste et spécialiste de Romain Rolland, a beaucoup contribué à la connaissance des rapports de Rolland avec l'Allemagne au moment de la Première Guerre<sup>5</sup>, et de façon plus générale, à une meilleure appréhension des rapports littéraires entre la France et l'Allemagne<sup>6</sup>.

En 1915, les deux auteurs se retrouvent dans le pays où toutes les frontières sont abolies, la Suisse. Depuis janvier, Schickele a pris la direction de la revue expressionniste et pacifiste *Die Weißen Blätter* à laquelle il avait collaboré depuis le début (1913). En septembre 1915, il est parvenu à émigrer en Suisse et à y publier la revue, à Zurich, puis à Berne. Or, au cours des six premiers mois de 1915, Rolland prend conscience que l'Allemagne commence à retrouver l'usage du sens critique. Son attention est retenue par trois revues : *Das Forum* dont Rolland estime hautement le directeur, Wilhelm Herzog<sup>7</sup>, *Die Aktion* et *Die Weißen Blätter*. Hermann Hesse avait publié un article sur cette dernière dans le « *Neue Zürcher Zeitung* (Abendblatt) ». Le 26 février 1915, Rolland écrit à Hesse pour qu'il le mette en relation avec la revue de Schickele, ce à quoi Hesse répond le 28 :

« je n'ai aucun rapport personnel avec les *Weißen Blätter*, néanmoins j'ai communiqué à l'éditeur que vous aimeriez les connaître. Il y a là beaucoup de jeunes qui sont grossiers, mais aussi beaucoup d'autres d'esprit noble et de bonne volonté »<sup>8</sup>.

2. Pour une présentation générale de René Schickele, on se reportera à : Adrien Finck, René Schickele, Editions Salde, Strasbourg, 1999.

3. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1931, Livre de Poche, tome 3, p. 455.

4. René Cheval, René Schickele et les « *Weisse Blätter* » in : *Allemagne d'aujourd'hui*, 1957, N°6, p. 23-25.

5. René Cheval, Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre, Paris, PUF, 1963.

6. René Cheval, *Anstösse und Rückwirkungen : literarische Begegnungen zwischen Frankreich und Deutschland*, Bonn, Bouvier Verlag, 1990 ; « Le coq et l'aigle », Bern, Lang, 1990.

7. On peut se reporter par exemple à ce que Rolland en dit à propos du numéro de janvier in : Romain Rolland, *Journal des Années de Guerre 1914-1919* (=JAG), Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps, Albin Michel, 1952, p. 210.

8. *D'une rive à l'autre. Hermann Hesse et Romain Rolland. Correspondance, fragment du « Journal » et textes divers*, Cahiers Romain Rolland 21, Paris, Albin Michel, p. 19.

Ensuite, c'est par l'intermédiaire de l'écrivain franco-allemand Annette Kolb que Rolland semble avoir reçu la revue en mars 1915. Cinq semaines plus tard, le 19 avril 1915, Rolland publie un article, « Littérature de guerre », où il est question de la revue en des termes fort élogieux.

Peu après son arrivée en Suisse, le 29 octobre 1915, Rolland reçoit Schickele à Vevey, près de Genève. Dans son *Journal*, Rolland dresse un portrait physique et moral de son interlocuteur tout en notant scrupuleusement ses propos :

« Visite de René Schickele. Figure rasée de prêtre, acteur, homme de lettres, comme on en voit beaucoup aujourd'hui. Intelligent, très maître de lui, maniant les deux langues avec aisance et vivacité (il est Alsacien). Dès les premières paroles, il met l'entretien sur un terrain anti-prussien, d'où il ne s'écarte plus jusqu'à la fin. L'impression qui ressort de la conversation est plutôt accablante. En deux mots, tout ce qui compte encore, comme âmes libres en Allemagne, parmi les intellectuels et les socialistes, aspire à la défaite de l'Allemagne. Et cette défaite leur apparaît à peu près impossible. Il n'y a plus qu'un pouvoir en Allemagne, c'est le pouvoir militaire »<sup>9</sup>.

Pourtant, le sentiment qui prévaut par la suite chez Rolland envers Schickele est la méfiance, sentiment entretenu par l'étrange climat de suspicion qui règne parmi les émigrés, comme Rolland le reconnaît :

« Il [Zweig] me met en garde (je n'en avais pas besoin) contre presque tous les écrivains allemands qui sont en Suisse. Il n'en est guère qui ne soient plus ou moins secrètement de connivence avec leur gouvernement. Ainsi, S. et sa revue, qui passent en Allemagne pour des héros de courage civique. Zweig dit : 'Je [ne] sais que penser de ce courage' »<sup>10</sup>.

De même, Rolland note en septembre 1918, après une visite de Zweig :

« Il nous met en garde notamment contre Cassirer, qui vient d'acheter *Weissen Blätter*. Mais ses avertissements sont superflus. Nous (notre petit groupe français) mourons de la maladie de la méfiance ; nous n'osons traiter avec un éditeur suisse, pour nos volumes, de peur qu'il n'y ait, par derrière, de l'argent allemand ; nous finirons par ne plus oser respirer, de peur d'avaler un Allemand »<sup>11</sup>.

Plus tard, en 1941, c'est pourtant le même Stefan Zweig qui fera le portrait le plus touchant de René Schickele en Suisse :

« Les plus émouvants de ces hommes étaient pour moi les apatrides – comme si m'avait déjà touché quelque pressentiment de mon sort à venir – ou, pis encore, ceux qui, au lieu d'une patrie, en avaient deux ou trois et ne savaient pas au fond d'eux-mêmes à la-

quelle ils appartenaient. [...] Cette situation ambiguë était particulièrement pénible pour les Alsaciens, et la plus pénible de toutes pour ceux d'entre eux qui, comme René Schickelé[sic], étaient français de cœur et écrivaient en allemand. [...] Ils voulaient, comme nous tous, une Allemagne et une France fraternelles, l'entente au lieu de l'hostilité, et c'est pourquoi ils souffraient pour l'un et pour l'autre »<sup>12</sup>.

### 3. L'engagement de l'après-guerre (1919-1928)

Le lien créé pendant les années suisses va trouver son prolongement dans un engagement des intellectuels pour la reconstruction d'une Europe de l'Esprit. Ainsi, en 1923, Rolland fonde la revue *Europe*.

On constate une intensification de la correspondance entre Rolland et Schickele de 1919 à 1921, 10 lettres sur les 20 recensées. L'auteur alsacien utilise désormais la formule « Cher maître » pour s'adresser à Rolland, comme le faisait d'ailleurs souvent Stefan Zweig<sup>13</sup>.

De Villeneuve, en Suisse, l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, Prix Nobel de Littérature, devient une instance morale dont la notoriété va s'étendre à d'autres continents, tandis que Schickele (qui aurait aimé rester en Suisse mais ne peut se le permettre financièrement), plus modestement, s'installe dans son pays de rêve, à Badenweiler, au cœur des trois pays chers à son cœur, l'Allemagne, la France et la Suisse, cherchant également une position au-dessus des frontières. Deux engagements communs les réuniront : le mouvement *Clarté*, organisation internationale d'intellectuels fondée en 1919 par Henri Barbusse, et la « Déclaration d'Indépendance de l'Esprit » rédigée par Rolland en 1919 également.

Pendant les années 20, Schickele va poursuivre son engagement par une intense activité littéraire, notamment par sa vaste trilogie européenne *Das Erbe am Rhein*, (l'Héritage rhénan). Inlassablement, comme Stefan Zweig, il aura à cœur de faire mieux connaître au public allemand la culture française et ses auteurs par des articles de journaux, des essais, des conférences, comme celle tenue à Stuttgart en 1926 à l'occasion du soixantième anniversaire du « maître ».

### 4. Face à la montée des périls (1929-1933)

Mais à partir de 1929, les deux auteurs se voient obligés de radicaliser leurs positions face à une situation européenne qui ne laisse que peu de doute sur son issue. Une frontière politique, insurmontable, va se dessiner entre les deux hommes comme entre les intellectuels européens. Pour survivre, Schickele devra en 1932 passer la frontière, une fois de plus, mais ce sera un exil de trop. De Sanary-sur-Mer, il prépare un

9. JAG, p. 561.

10. 20 novembre 1917 in : JAG, p. 1354.

11. JAG, p. 1597.

12. Stefan Zweig, *Le monde d'Hier*, Paris, Belfond, 1993, p. 338-341.

13. Julie Meyer-Boghardt, « Cher maître » : *Die Korrespondenz zwischen René Schickele und Romain Rolland mit einigen ergänzenden Dokumenten* in : *Literaturwissenschaftliches Jahrbuch*, 1988.

compte-rendu de la correspondance entre Rolland et Malwida von Meysenbug qui paraît en Allemagne. Dans sa lettre du 4 janvier 1933, sur un ton quelque peu provocateur, il demande à Rolland :

« Et voilà, ayant écrit : *'Rolland ist heute kein unbedingter Pazifist mehr'* - j'hésite. Je cherche à définir exactement votre point de vue sur le Pacifisme et je n'y arrive pas »<sup>14</sup>.

Rolland, de bonne grâce, répond le lendemain de Suisse :

« Je n'ai jamais été un « pacifiste », au sens passif. Ma définition de la « paix » a toujours été celle de Spinoza, qui sert de devise à « Mère et Fils » (troisième livre de *l'Ame Enchantée*, paru en 1926-1927) :

« Pax enim non belli privatio,

Sed virtus est, quae ex animi fortitudine oritur. »<sup>15</sup>

Ce n'est pas par sentimentalisme que j'ai été en 1914 – que je suis en 1933 – un champion de la paix et de la coopération entre les nations, – et tout particulièrement entre la France et l'Allemagne. C'était et c'est une loi de raison, – une vérité vitale.

Une même loi me commande de combattre, en chaque pays, (chaque pays est mien), l'iniquité sociale, l'ordre absurde et atroce, l'ordre meurtrier, qui opprime et exploite les neuf-dixièmes de l'humanité.

Il y a plus d'une arme pour combattre : la non-violence (au sens actif qui est de Gandhi) et la violence organisée. J'ai essayé et j'essaye (à Amsterdam, et de-

puis,) de les associer dans le combat, de sceller l'alliance des masses prolétariennes avec les libres consciences révoltées et l'armée des « *Non-Acceptants* »<sup>16</sup>.

C'est sur différence radicale de points de vue que se rompt le lien entre les deux hommes.

### **Conclusion**

Romain Rolland et René Schickele, deux écrivains profondément humanistes, qui ont tenté de faire entendre leurs voix singulières pour en appeler aux « devoirs de l'intelligence », pour reprendre la formulation de René Cheval<sup>17</sup>. On se rend compte à quel point l'Europe s'est construite grâce à ces intellectuels pour qui l'entente entre les nations était une évidence et une nécessité. De par leurs œuvres et leurs activités littéraires, ils ont contribué à promouvoir l'idéal de fraternité au-delà de tout nationalisme, et en cela, il faut leur rendre hommage, encore et toujours.

décembre 2010

*Gwenaële Vincent-Böhmer* accomplit sa thèse « *Romain Rolland et René Schickele. Deux écrivains engagés pour l'Europe* » sous la co-direction du professeur Pascal Dethurens et de Maryse Staiber, professeur d'Etudes Germaniques à l'Université de Strasbourg.

14. *Ibid.*, p. 119.

15. Spinoza. *Traité politique*, V.4 « car la paix, ce n'est pas l'absence de guerre, c'est la vertu qui naît de la vigueur de l'âme »

16. *Ibid.* p. 119-120.

17. René Schickele et les « *Weisse Blätter* », p. 25.